

La Nation

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



Journal vaudois

Un écologiste doit être fédéraliste

Il y a mille sortes d'écologistes, du permaculteur de balcon à l'amoureux bucolique de Dame nature, du chercheur du Fonds national baguant les animaux sauvages au poète qui dit que «la nature est un temple» et à cet autre qui professe qu'«à la matière même un verbe est attaché», du réactionnaire anti-technique à l'écologiste profond pour qui l'homme est une tumeur de la nature, du fanatique de la décroissance au vigneron qui s'essaie à la biodynamie, du paysan qui cultive précieusement un antique blé redécouvert par hasard à l'écologiste malthusien et antimigratoire qui veut limiter l'emprise humaine sur le territoire suisse, du végane au climatofanatique, de Denis de Rougemont, qui répugne à laisser trop de puissance à l'humanité, à Peter Singer, le théoricien de la «libération animale».

Si différents soient-ils, tous ont un point commun. Ils sont convaincus de l'unité du monde et de l'interdépendance des êtres et des choses, du fait qu'il existe une communauté de destin entre l'homme et la planète et de cet autre fait que des liens vitaux de solidarité obligent chaque génération à l'égard de celle qui suivra.

Ce retour à une pensée du tout représente la contribution philosophique majeure des écologistes. Il est né des abus d'une approche rationaliste, ou scientifique, ou technicienne, pour laquelle le tout n'est pas plus que la somme des parties et qui pense pouvoir résoudre tous les problèmes en les divisant.

Dans la vision technicienne, il y a d'un côté l'homme, sa raison, sa conscience et sa volonté – surtout sa volonté –, et de l'autre, à son entière discrétion, le reste du monde, minéral, végétal et animal. Cette approche veut la croissance exponentielle de nos connaissances et de notre maîtrise de l'univers. Elle repose sur l'idée d'une capacité illimitée du sujet humain, que ce soit sous sa forme individuelle ou collective. Elle croit à la résorption du mal quel qu'il soit – mal moral ou physique, famine, épidémie, cataclysme naturel, mort – par la rationalisation progressive du monde et des rapports humains.

À l'inverse, l'écologiste affirme que la croissance prise comme norme conduit à l'épuisement de la planète, c'est-à-dire à notre disparition, que notre maîtrise des choses n'est qu'apparente et que nos réussites les plus spectaculaires se paient d'une dégradation de la nature et des sociétés sans égale dans toute l'histoire de l'humanité.

Primat de l'action pour les uns, de la contemplation pour les autres.

Il faut, dans ce débat, distinguer l'usage et la dérive. On peut reprendre beaucoup de la critique écologiste tout en se rappelant les apports essentiels de la technique dans la plupart des domaines humains, l'agriculture par exemple, la

santé, les transports, les arts, la vie quotidienne.

L'écologiste a un problème avec l'être humain. Celui-ci fait certes partie de la nature, mais il est aussi en face d'elle, *homo faber* brandissant ses outils. L'homme est naturel et technique, dépendant et libre, individuel et communautaire. Dans son action politique, l'écologiste, qui parle pour la nature, devrait prendre en compte celle de l'homme dans sa totalité complexe.

Mais en politique, l'écologiste pense surtout en termes d'obligations et d'interdictions. Brider la liberté individuelle ne lui pose guère de problème: elle est trop dangereuse et cause trop de dégâts. Il veut des lois, et il les veut rationnelles, détaillées, les plus étendues possibles.

Cela le conduit également à négliger le rôle essentiel que joue pour l'homme son appartenance communautaire, et à négliger aussi – ce qu'il ne ferait pas pour une communauté animale – le caractère unique et irremplaçable de chaque communauté politique, les étroites connexions qui relient ses différentes caractéristiques, son attachement vital à son territoire et à son histoire.

La communauté politique, nation ou tribu, est un lieu d'équilibre. Elle offre à l'homme un milieu propice à l'exercice concret de ses libertés, tout en lui imposant, par le biais des mœurs partagées, un cadre qui pondère son activité et l'oriente vers le bien de l'ensemble. C'est un équilibre délicat, c'est un ordre approximatif, mais c'est lui qui permet le mieux d'éviter à la fois les dérives démiurgiques d'une liberté sans limites et la dérive étatiste qui dévore les libertés.

Politiquement, rien ne devrait être plus pressant pour un écologiste que de protéger, pour des raisons d'écologie humaine, ces communautés garantes à la fois de la liberté et d'une mesure dans la liberté. Puisqu'en Suisse, comme le rappelle l'article 3 de la Constitution, la communauté politique première est l'Etat cantonal, tout écologiste devrait être fédéraliste.

L'écologiste nous répond que bon, effectivement, en principe, nous avons raison. Mais pour ce coup-ci, on n'a plus le temps de tenir compte des spécificités cantonales, ni de considérer en détail les dommages individuels collatéraux dus à la centralisation. Il est déjà presque trop tard, on va droit dans le mur, une loi fédérale, vite!

Il n'est pas exclu que le recours à l'urgence et à la centralisation permette d'éviter un malheur pour un temps. Il reste qu'en dépouillant les cantons d'une compétence au nom de l'efficacité, en présupposant automatiquement que l'efficacité dépend des dimensions du territoire et en se servant de la loi comme d'un pur moyen de pouvoir dépourvu de toute référence aux usages du lieu, l'écologiste

applique exactement cette pensée technicienne dissociative, plate et brutale contre laquelle il ferraille à juste titre.

Le drame, c'est que le mal causé par une centralisation n'apparaît généralement pas clairement, ou pas tout de suite. Alors, l'être humain s'y habitue, insensiblement. Et chaque nouvelle centralisation s'ajoute à toutes celles qu'on nous a déjà imposées, par motif d'urgence aussi, et pour éviter tout autant d'aller dans je ne sais trop quel autre mur, social, sanitaire, énergétique, alimentaire, etc.

Et puis, il arrive qu'on jette un regard comparatif sur le passé et qu'on s'aperçoive, trop tard, qu'on n'est plus à soi, qu'on n'est plus soi. Peut-être que certains n'arrivent même plus à s'en apercevoir. C'est comme une espèce animale, rhinocéros, papillon ou même mite couleur de poussière, qui disparaît et qui, elle non plus, ne s'en rend pas compte. Et pourtant, la création tout entière s'en appauvrit, ce ne sont pas les écologistes qui me contrediront.

Olivier Delacrétaz

Le 14 avril 2017

Le 14 avril 1803 est une date hautement symbolique dans l'histoire du Pays de Vaud. Ce jour-là se tint la première séance du Grand Conseil du Canton nouvellement indépendant. Il était ainsi assez naturel pour les autorités vaudoises de choisir un 14 avril pour inaugurer le nouveau bâtiment du Parlement, même si cette date correspondait au Vendredi saint, jour en principe peu propice à des réjouissances «festives et gourmandes».

Détruit par un incendie en 2002, le bâtiment Perregaux, qui abritait depuis près de deux siècles les débats des députés, est resté plusieurs années en ruines avant de céder la place au cœur de la Cité à un nouvel édifice flambant neuf, moderne et lumineux, surmonté d'un toit monumental dont la forme déchaîna en son temps la controverse parmi les défenseurs du patrimoine, jusqu'à l'aboutissement d'un référendum. A force de patientes négociations et de compromis, les passions se calmèrent et le chantier fut mené à bien pour un résultat largement considéré aujourd'hui comme réussi.

Le 14 avril 2017 eut donc lieu l'inauguration officielle du nouveau Parlement vaudois. La manifestation débuta par la remise du bâtiment conçu par l'architecte Marc Collomb au président du Grand Conseil, puis les autorités se rendirent en cortège pour une célébration en la Cathédrale où les attendaient plus d'un millier d'invités.

La cérémonie fut à la hauteur de l'importance de l'événement. Son déroulement donna lieu à un subtil équilibre entre solennité et sensibilité, expression de fierté et de reconnaissance, rappel du passé et regard vers l'avenir, caractère civil et célébration religieuse.

Après avoir accueilli les autorités et les invités, les représentants des Eglises délivrèrent un message adapté à la circonstance, rappelant le sens du sacrifice du Christ mort sur la croix et exhortant chacun à travailler ensemble à l'édification du bien commun. La célébration religieuse fut conclue par l'hymne vaudois, première et dernière strophe (laquelle

invoque les bienfaits que le Dieu puissant répand sur les destinées du peuple vaudois).

Ce fut ensuite au tour des autorités de prendre la parole. Cinq orateurs se succédèrent pour célébrer l'événement. M. Philippe Pont, responsable du Service immobilier de l'Etat, rappela que l'aboutissement de ce chantier exceptionnel ne tint pas du miracle, comme le phénix renaissant de ses cendres, mais fut le fruit d'un travail assidu et tenace. Le conseiller d'Etat Pascal Broulis, maître d'œuvre du nouveau bâtiment, traça un parallèle entre le redressement du Canton et la reconstruction de son parlement, formant le vœu que les qualités de dialogue, de persévérance et de travail y soient toujours à l'œuvre. Le président du Tribunal cantonal insista (beaucoup) sur la séparation des pouvoirs, plus particulièrement entre le législatif et l'Ordre judiciaire. Le président du Conseil d'Etat, M. Pierre-Yves Maillard, évoqua la solidarité envers les plus faibles qui n'était pas absente des préoccupations des premières autorités vaudoises du XIX^e siècle et rappela que beaucoup de ceux qui avaient construit la nouvelle demeure des députés n'ont pas forcément l'accent vaudois.

Enfin, il appartient à M. Gregory Devaud, président du Grand Conseil, de conclure la partie officielle. Il le fit remarquablement par un discours sachant allier avec force et conviction l'importance historique de l'événement dans la vie des institutions et la signification transcendante du Vendredi saint pour le salut des hommes. A l'issue de la célébration, un buffet vaudois fut servi sur la place du Château par les apprentis des métiers de bouche pendant qu'une foule nombreuse se pressait pour découvrir l'intérieur du nouveau Parlement. Le 14 avril 2017 fut indéniablement une réussite, un succès populaire et un temps fort pour la communauté vaudoise. Puisse la lumière zénithale qui baigne désormais le nouvel hémicycle inspirer les députés et éclairer leurs débats.

Vincent Hort

Vincent Philippe découvre le Pérou

Vincent Philippe, longtemps correspondant de *24 heures* à Paris, y réside pour de bon, mais la Suisse doit à ce faux émigré l'une de ses meilleures biographies politiques, celle de Roland Béguelin. Sous l'impulsion du brillant tribun, notre Confédération put vivre une épopée au XX^e siècle. Un petit peuple en mal d'autonomie fit surgir la République du Jura en 23^e canton, aujourd'hui singulièrement affadi et, on le dirait, oublié. Le journaliste, enfant de Delémont, avait participé de tout cœur à ce combat. En 1978, comme auteur, il publia aux Editions 24 heures un mémorable portrait du *Jura République* avec des photographies de Simone Opliger. En 2008, pour son *Béguelin*, il prit soin d'ajouter à ses sources la matière d'une quarantaine d'entretiens qu'il sollicita de partisans et de critiques du séparatisme. Ainsi son apport à l'histoire de cette époque fut-il substantiel.

Plus discrète, l'œuvre littéraire de Vincent Philippe est née de son for intérieur, avec deux romans et des nouvelles piquantes. Lors de surcroît, en deux essais, qu'on peut appeler récits, il nous parle de lui-même, nous écoutons les confidences d'un écrivain. Nos goûtons à son humour, quand le sourire de l'autodérision vainc sa timidité native. Un mal de vivre s'est mué à l'âge mûr en courage tranquille et on lui doit quelques aveux de taille.

Déjà par son titre, l'ouvrage que L'Aire édite aujourd'hui, *Voyages d'un jeune homme rangé*, participe d'une ironie légèrement teintée d'amertume. L'engagement du licencié en lettres dans l'agitation séparatiste, en vérité, fut l'aspect public du désenchaînement d'un jeune catholique coincé. L'adjectif est de lui. Par son dernier livre, l'écrivain nous fait pénétrer dans son existence de provincial qui décide seul de commencer ses études à Paris, en Sorbonne, durant une année, et nous le découvrons entouré de l'amitié de plusieurs hommes d'Eglise. Mais sur cette destinée qui cherche son orientation vont peser deux secrets, qui ont fait ex-

ploser le processus usuel d'une aspiration à la foi, à la culture, à la rectitude, sans cesse invoquée en ses lettres à sa famille. Dans le conformisme d'un jeune croyant s'insinuaient une ambiguïté et de graves questions. C'est une solitude particulière qui se révèle dans les carnets de l'étudiant de la rue Saint-Jacques, et plus tard à Londres, ou dans les réflexions du promeneur de New York qui débouche au Washington Square.

Un premier coup de tonnerre intime a éclaté en Suisse même et dans son cercle familial lorsqu'il apprend tardivement que sa mère très aimée, hongroise, était une chrétienne d'origine juive dont l'identité exacte fut cachée par son père. Car durant la guerre il redoutait arrestation et malheur si la Suisse se trouvait envahie par les Hitlériens. Ce mutisme absolu fut adopté comme règle de sécurité. L'écrivain apprend à Budapest, la paix revenue, qu'une part de sa parenté maternelle, sans qu'il n'en ait rien su, a disparu à Auschwitz. Il endosse des efforts et des solidarités rétrospectives. Tel fut le thème impressionnant du *Silence d'Illona*, récit de 1999.

Une autre déflagration mit aussi long à prendre force: l'homosexualité. Il fallut plus d'un voyage pour que fût reconnue par l'auteur cette singularité et qu'il se conformât à ce destin. Nous ne lisons plus ici le chroniqueur politique évoquant une distanciation envers les autres, sentiment propre à certains Juraissiens quand ils prirent conscience de leur isolement dans la famille fédérale. Voici le journaliste en jeune homme seul. Dans l'ouvrage qui vient de paraître, on le voit relire ses propres lettres de naguère. Et voici l'homme mûr confronté à ses souvenirs et photos de France, d'Angleterre ou des deux Amériques. Il soupèse les mots de sa correspondance avec ses parents. Au propre et au figuré, il découvre le Pérou.

Dès lors Vincent, descendant de Jean-Jacques, tombe des nues et il le décrit avec une rare sincérité. De telles confessions ont un coût et l'essai autobiographique en acquiert toute sa

valeur existentielle. Il se lit à plusieurs niveaux. Au premier degré, à l'issue de l'adolescence, ce sont des villes, comme s'écriait Rimbaud. On parcourt en sépia des avenues, des places et des saisons. On entend aussi de vieux maîtres parler raison, tels les chanoines Viatte et Saudan à Saint-Maurice, ou l'aumônier parisien Lustiger qui deviendra l'archevêque de Paris. On perçoit au Quartier latin de 1959 les rumeurs sartriennes répandues dans les amphithéâtres. On observe les rites d'une France en disparition au cours d'une marche à Chartres au rythme des poèmes de Péguy. Le cours du temps se caractérise finement par des odeurs, comme celles du métro dans la succession de ses produits de nettoyage. On danse avec des amies. Mais le jeune homme s'éloigne d'elles sans explications. «De mon côté, écrit Vincent Philippe, mes amours sont inexistantes ou alors on ne saurait, au pluriel, les mettre au féminin comme la grammaire l'exige... Je clandestine».

Un malaise plus général et très romand accable, en l'année 1960 l'étudiant suisse de Paris. Il ressent ses maladresses de provincial. Il s'embarrasse de scrupules. Si maints Vaudois ont incriminé à cet égard les effets de leur culture calviniste, Vincent Philippe le catholique ne s'est pas éprouvé moins emprunté face à ses choix fondamentaux. Mais dans le livre qu'il nous offre, reconsidérant son parcours, nous apprécions l'apaisement et le sourire de la litote. L'homme de plume a choisi de vivre à Paris, avec un compagnon de vie, une existence conforme à sa propre nature. Il avoue que souvent la musique lui a offert ses impulsions bénéfiques. Ses goûts sont classiques dans la tradition d'une famille de Delémont qui recevait comme des proches de grands quatuors hongrois.

Séjours et parcours, dans les *Voyages d'un jeune homme rangé*, sont ainsi composés de passages continus d'un registre à l'autre selon les époques, les humeurs, les latitudes. Dans un contrepoint entre jadis et maintenant un langage nouveau se dégage. Avec des photos sépias et

malgré des pertes de mémoire, nous observons la candeur, l'enthousiasme ou les angoisses d'un auteur qui pèlerine en quatre régions du monde et, par cette évocation des lieux et pays, nous éprouvons un plaisir constant à le suivre.

Les explorations se succèdent jusqu'à la crise d'après trente ans qui rendra soudain intolérables les promenades solitaires (le livre fait allusion à un soutien médical). Mais on aura vu le jeune homme rangé au Quartier latin, puis à Piccadilly. Il aura remonté le Saint-Laurent à bord d'un des derniers transatlantiques et surpris le Québec en pleine accession de son peuple francophone à sa propre autonomie. Nous vivons ensuite les zigzags du Juraissien à Manhattan, puis ses traversées complètes des Etats-Unis en bus Greyhound, enfin son reportage (publié à l'époque dans *24 heures*) sur l'Amérique latine dans ses territoires les plus harassants. Mais des côtes sauvages du Pacifique aux autocars vertigineux des Andes, ce n'est plus seulement le journaliste que nous lisons, mais un homme à la recherche de lui-même. Il s'est affronté aux altitudes hostiles et s'en retrouve le souffle coupé. Il observe les effets d'un terrible tremblement de terre, d'assassinats politiques qui se multiplient, de vains combats où mourut peu avant son passage Che Guevara.

Puis il finit par retrouver son Jura. Indépendant pour quoi faire? se demande-t-on. L'auteur note: «Un Suisse peut se sentir étrangement bâtard en rentrant chez lui.»

Bertil Galland

Livres de Vincent Philippe cités ici :

- Roland Béguelin, *la Plume-Epée*, Ed. de l'Aire, 2008.
- *Le Jura République*, Editions 24 Heures, 1978.
- *Le silence d'Illona*, Ed. Bernard Campeche, 1999.

Vient de paraître :

- *Voyages d'un jeune homme rangé*, Ed. de l'Aire, 2017.

Quel nouveau clivage ?

Sans grand mérite, nous annonçons il y a quinze jours l'élection de M. Macron comme successeur de M. Hollande à la présidence de la République française. Comme au premier tour, le score de Mme Le Pen au second tour se situe au plancher de la fourchette des pronostics: 34%, alors qu'elle pouvait espérer atteindre la barre des 40%.

Pourtant, l'entre-deux tours avait plutôt bien commencé pour Mme Le Pen: M. Macron avait débuté par un faux-pas le soir même du premier tour, en festoyant à la Rotonde comme Sarkozy au Fouquet's dix ans plus tôt; trois jours plus tard, Mme Le Pen se voyait acclamée par les grévistes de Whirlpool, pendant que M. Macron palabrait avec des délégués syndicaux dans les salons feutrés de la Chambre de commerce locale; à la fin de la semaine, le courageux voire téméraire Nicolas Dupont-Aignan se ralliait à Mme Le Pen... Et puis patatras: prestation désastreuse de Mme Le Pen lors du traditionnel débat de l'entre-deux tours, à quatre jours seulement du vote. Comme l'a dit le blogueur

Aldo Sterone, avec sa gouaille désabusée: «Il y a eu morflage.»

Cette contre-performance de Mme Le Pen, dans l'attaque voire l'agression permanente de son adversaire plutôt que dans l'exposition de son propre programme, ne tient pas seulement à son tempérament ni au fait – bien connu – qu'elle n'est pas une femme de dossiers, mais aussi au fait qu'elle cherchait à draguer à la fois les électeurs de M. Fillon et ceux de M. Mélenchon (qui avaient obtenu chacun près de 20% des voix au premier tour). Or, ces deux groupes d'électeurs ne sont d'accord à peu près sur rien: les fillonistes sont plutôt conservateurs et européistes, alors que les mélenchonistes sont plutôt progressistes et souverainistes. La seule chose qu'avaient en commun ces deux groupes d'électeurs orphelins, c'était l'anti-macronisme. C'est sur cette seule corde que Mme Le Pen a essayé de jouer – fort maladroitement – pendant deux longues heures...

Comme après le premier tour, Mme Le Pen pourra se consoler de son résultat relativement décevant en considérant

qu'avec près de 11 millions de voix, elle double le score obtenu par son père en 2002 et gagne 3 millions de voix par rapport au premier tour, cela malgré une forte campagne d'intimidation médiatique (moins hystérique toutefois qu'en 2002).

Nous écrivions il y a quinze jours que les reports de voix dont bénéficierait Mme Le Pen au second tour seraient indicatifs du clivage qui s'apprête à remplacer le clivage libéralisme / socialisme hérité de la Guerre froide, dont l'effacement semble annoncé par l'élimination au premier tour des deux partis de gouvernement qui l'ont incarné pendant des décennies. Or, les premières études sur les reports au second tour semblent indiquer que 20% des fillonistes se sont reportés sur Mme Le Pen contre seulement 10% des mélenchonistes, et cela alors que la campagne de Mme Le Pen, en vue tant du premier que du second tour, était orientée beaucoup plus en direction des ceux-ci que de ceux-là. Il semble donc que, quoi qu'en pense M. Florian Philippot (le stratège de Mme Le Pen, ancien

proche de Jean-Pierre Chevènement¹), le clivage conservatisme / progressisme soit plus fort que le clivage souverainisme / européisme. Le Front National va-t-il abandonner ou au moins infléchir la «ligne Philippot»? La prise de recul annoncée par Marion Maréchal Le Pen, notoirement en désaccord avec M. Philippot, semble indiquer qu'un changement de ligne n'est pas à l'ordre du jour.

Denis Ramelet

¹ Lequel a par ailleurs soutenu Macron, au grand dam de tous les souverainistes de gauche...

Condoléances

Nous avons appris avec chagrin le décès, le 25 avril dernier, de Mme Anne-Marie Jomini-Ansermet, veuve de M. Ernest Jomini décédé en août 2016 (voir *La Nation* n° 2053). Nous adressons tous nos vœux de sympathie à la famille de la défunte.

Réd.

Les nouveaux visages de l'Église ?

Je sais qu'il ne faut pas prendre de décision sous le coup de la colère, mais peut-on écrire sous la morsure du dépit ? J'ai lu le dossier consacré aux « nouveaux visages de l'Église » dans le journal *Réformés*¹. Et, à la lecture des articles de Gilles Bourquin, je suis terriblement perplexe. Non que je sois prise au dépourvu, ce genre d'analyse, à vrai dire, je l'ai déjà entendu. Mais après plusieurs lectures, je n'ai toujours pas compris s'il s'agissait d'un *brainstorming*, d'une piste de réflexion ou d'un chantier décidé. Et c'est là que ma perplexité s'épanouit. Car quoi qu'il en soit, j'ai trouvé l'exposé vide et dangereux. Cela peut paraître un paradoxe et c'est pourquoi je vais tenter de m'expliquer.

Le journaliste nous relate que « les responsables d'Églises »² pensent désormais exercer sous le règne de « l'économie mixte »³. Il nous énumère les bienfaits d'une telle évolution. Selon lui, l'Église va désormais pouvoir s'occuper non seulement des paroissiens, mais également... de tous les autres ! A ce stade-là, j'ai ri. Oui, je l'avoue, j'ai trouvé un peu benêt d'imaginer pouvoir prendre en compte un bassin de population aussi important avec les effectifs actuels. J'ai aussi trouvé prétentieux d'imaginer que

l'Église était capable de répondre au besoin de chacun dans son individualité et ses particularités. Parce que c'est bien de cela qu'il s'agit : nous n'appartenons plus à des communautés, mais à des groupes de personnes en fonction de nos affinités du moment. Tout bouge constamment.

L'article transcrit ce qu'on souffle depuis en haut (non, je ne parle pas de Dieu lui-même), mais n'expose aucun fait, si ce n'est que l'on se dirige vers la fermeture d'un certain nombre d'églises. En revanche, aucun programme concret. Aux pages 14 et 15 de ce dossier, on nous a concocté un joli schéma, avec des bulles aux titres alléchants, comme par exemple : « projets paroissiaux novateurs ». A l'intérieur de ce rond bleu, il y a inscrit « alternatives non conventionnelles au culte dominical et au catéchisme », puis on nous prie de nous référer à l'article de la page 17 qui évoque la mise en place de ciné-cultes à Delémont... Tout un système de mignonnes poupées gigognes pour proposer des divertissements qui se vivaient au sein des groupes de jeunes paroissiens... il y a vingt-cinq ans !

L'article tire un parallèle avec l'œuvre de Luther. En ces temps de festivités du cinquième centenaire, c'est peut-être de bon

aloï. Mais comment comparer la réflexion profonde, posée et parfois douloureuse du théologien allemand, qui lui-même s'inscrivait dans une période intellectuelle foisonnante, avec un programme marketing ? Oui, parce que c'est sans aucune gêne qu'il est écrit que tout ceci est tiré « d'une stratégie de marketing »⁴ ! Mais ce que j'ignore, et qui n'est pas retranscrit, c'est le programme d'une telle stratégie. Or à part un timide «... volonté de transmettre l'Évangile »⁵, il n'y a rien de précisé.

On ne nous dit pas de quel évangile on parle. Je crois, pour ma part, que l'on parle de la religion de l'amour universel, sans condition ni engagement. Et surtout sans communauté. Ou alors à géométrie variable. Celle où chacun est invité à la carte.

Vouloir prendre soin de chacun, car j'y vois ça en filigrane, est-ce mauvais ? Non, certes. Mais à ne vouloir qu'une valeur, même si elle est parfaitement dans le cadre chrétien, on perd l'équilibre. On ne trouve pas de chaise à un pied, si ce n'est dans l'écurie, sauf que l'agriculteur y adjoint ses deux pieds ! On oublie tout le reste. Il est dommageable que la fidélité passe à la trappe, que la patience soit si peu valorisée.

Et là encore rien de neuf, cela fait deux mille ans que chacun est invité. Mais ils ont tout de même ajouté une nouveauté de leur cru. Là où Luther voyait l'Église comme « le lieu où la Parole est prêchée et les sacrements correctement administrés »⁶, on nous propose désormais que « l'Église véritable apparaît lorsque la

Parole de Dieu est non seulement prêchée, mais aussi reçue. »⁷

Il y a là une nuance dangereuse. Nombre de théologiens ont essayé de définir « la véritable Église » et, prudents, ils admettaient que cette tâche revenait à Dieu. Nos autorités pensent-elles pouvoir le remplacer ? Dieu serait-il un produit caduc ? Ma question demeure. Quel Évangile veulent-ils transmettre ?

A force de prôner un amour si vaste, on finit par être contreproductif. Voici le résultat de ces cogitations, la conclusion dudit article : « Le changement dépend surtout de l'ouverture d'esprit et de la volonté de transmettre l'Évangile dans la société. »⁸ Ce que je lis est : « Si l'on n'adhère pas à ce projet, on n'a pas la volonté de transmettre l'Évangile » et, puisque c'est une exhortation de Jésus lui-même, peut-on encore se réclamer du christianisme ?

Joëlle Pasche

¹ *Réformés* n° 6, mai 2017, « Crise du modèle paroissial, les responsables innoveront ! », pp. 12-13.

² *Idem*, p. 12.

³ *Idem*, p. 12.

⁴ *Réformés* n° 6 ; mai 2017, « L'Église élargit ses horizons », p. 14.

⁵ *Réformés* n° 6, mai 2017, « Crise du modèle paroissial, les responsables innoveront ! », p. 13.

⁶ *Réformés* n° 6 ; mai 2017, « L'Église élargit ses horizons », p. 15.

⁷ *Idem*, p. 15.

⁸ *Réformés* n° 6, mai 2017, « Crise du modèle paroissial, les responsables innoveront ! », p. 13.

J'étais une affiche électorale

Il a beaucoup plu ces derniers temps, et je suis finalement tombée. Un coup de vent a eu raison de mes attaches. J'ai fini par lâcher mon panneau indicateur « sens unique ». Je gis maintenant dans une herbe mouillée. Les escargots me parcourent lentement. Les chiens me reniflent sans conviction. Je crois d'ailleurs que je n'ai pas d'odeur. Cette nuit un écureuil a croqué l'un de mes coins. Il a éternué. Je suis un peu artificielle, je le reconnais : du plastique alvéolé. Il y a de quoi être nostalgique du papier et de la colle à poisson. Au moins cela donnait du goût. Bientôt la voirie me ramassera. Il n'y a pas de quoi être fière. Vraiment pas.

Pourtant, fière, je l'étais, au début du printemps. Le président de campagne était content de moi. Il me tenait dans ses mains et remerciait l'imprimeur pour son travail. Vous savez, ma conception n'était pas allée sans mal. Il avait d'abord fallu établir la ligne graphique, partiellement imposée par le parti suisse. Un graphiste zurichois était descendu à Lausanne expliquer la symbolique de mes dégradés. Chacun y était allé de son commentaire. « Ce vert est trop foncé. On n'est pas des extrémistes », « Cette police est ringarde, on dirait une affiche anarchiste. Je vous rappelle que nous sommes trotskystes », « Trop genré ! Pourquoi toujours du bleu ? », « Eh oui, papy, le rouge ça signifie que t'es censé être révolutionnaire, pas gouvernemental... », « Plus haute la croix, plus haute, la Suisse au centre ».

Et il y avait ceux qui faisaient bande à part. Ils avaient déboulé à une séance de comité de campagne, le verbe haut, suffisant et péremptoire. Ayant avalé leur verre de blanc d'un trait, ils avaient averti le président qu'ils entendaient mener campagne à leur manière. C'était dans l'intérêt du parti, prétendaient-ils. Ils y mettraient les

moyens. Je n'étais pas encore imprimée qu'ils souriaient déjà aux pendulaires.

Je les connaissais bien, mes portraits. Chacun m'avait ouvert sur son ordinateur alors que je n'étais qu'un bon-à-tirer. Certains avaient consulté leur conseiller personnel, ou leur femme. D'autres m'avaient immédiatement propulsée dans un groupe *WhatsApp*. Les embrouilles commençaient. Le vernis des sourires craquait avant sa publication. Dans le cyberspace, les insultes fusaient. Contre ceux qui s'étaient poussés pour être au centre. Contre ceux qui votaient comme l'opposition. Contre ceux qui ne venaient jamais au stand de la Palud, ou contre ceux qui y allaient trop.

Ensuite on m'avait accrochée. Je subissais déjà les graffitis des noctambules : croix gammée du Jean Moulin de boîte de nuit, moustache de l'original, slogan anticapitaliste de gymnasien ou organe reproducteur masculin de celui qui n'irait pas voter... Mais heureusement, je voyais la ville et la campagne dans leur quotidien, loin du cirque électoral. Je ne compte plus les couples qui s'embrassèrent devant moi, les petits garçons que leur maman réprimanda, les étudiants rigolards, les hommes d'affaire pressés. Et les rédacteurs de *La Nation* qui me souriaient, compatissants.

Une nuit, un candidat pensa sérieusement à me recouvrir d'urine, avant de se raviser à l'idée d'une couverture du *Matin*. Une fillette arrêta un jour son papa devant moi : « Et Macron, c'est lequel ? ». J'eus un peu honte pour les efforts de mes pantins.

La tension est désormais retombée. Mon panneau a déjà retrouvé sa virginité. On ne le recouvrira pas pour le second tour. J'étais une affiche électorale. Maintenant, comme le régime, je suis humide et molle.

Félicien Monnier

Un nouvel éditeur pour une poésie nouvelle en Suisse romande

La poésie, c'est plus que l'alchimie du verbe, c'est une recreation mystérieuse de l'univers.

Qui en douterait est invité à s'en convaincre par la lecture de *La Feuille de Chêne N° 1* qui rassemble les poèmes des lauréats du *Concours de poésie française*, créé l'an dernier par la Fondation Marcel Regamey et qui sortira de presse fin mai.

On lira avec un plaisir constant *Sur un air de luth* d'Edouard de Perrot, dont le charme tout apollinien de ses sonnets ne le cède pas à ses autres poèmes, par exemple :

*Je suis l'enfant posthume issu de siècles morts
Où l'infini trompeur, enveloppé de tulle,
Remplissait l'avenir, léger comme une bulle
Qu'iriserait, rêveur, l'arc-en-ciel des remords*

Et c'est un autre plaisir, non moindre, que nous offre Philippe Sudan avec *l'Etat des lieux*, précédé d'un commentaire initiatique dû à la plume délicate de Valérie Zuchuat.

Aux œuvres de ces deux poètes le Comité de lecture a souhaité joindre quelques-uns des meilleurs poèmes des auteurs qui ont pris part au concours, Jack Küpfer, avec *La Face cachée de la mer*, Michel Barras dont on lira *Sans filet et Balancier*, et enfin Dulio, avec *La Danse de l'esprit, le Phare de l'Atlantide, Le Vieux chat, l'Inconnue et Vers la nature*.

C'est un véritable florilège.

Le lecteur sera sans doute surpris par l'importance accordée à la versification classique. Ce n'est pas un hasard. Les auteurs du règlement du concours (facile à connaître : www.feuille-de-chene.ch) ont voulu remettre en honneur une poésie classique, accessible à chacun, claire, rythmée, musicale, faisant leur la réflexion de Proust, au début de *La Recherche* : «...comme les bons poètes que la tyrannie de la rime force à trouver leurs plus grandes beautés.»

On se procure le recueil aux Editions de la Feuille de Chêne dont une formule de souscription est jointe à la présente *Nation*.

Daniel Laufer

Votation fédérale du 21 mai 2017

Loi sur l'énergie (« Stratégie énergétique 2050 »)

NON

Ni changement permanent, ni quiétude éternelle

On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve: soit, mais *il existe des fleuves*. Quand je me baigne dans le Rhône, je ne nage pas dans la Volga. Une personne peut, paraît-il, changer de sexe, mais est-elle quelqu'un d'autre après l'avoir fait? Change-t-elle d'identité une fois que les autorités ont modifié ses papiers? Les apories concernant l'être et le devenir nous intriguent.

La valeur attribuée au devenir, respectivement à l'être, varie selon les époques et les milieux. Il semble que de nos jours on préfère celui-là à celui-ci. Cette préférence n'est peut-être qu'apparence.

Dans un article récent (*La Nation* n° 2069 du 28 avril), nous avons relaté les fluctuations affectant la démographie vaudoise, qu'il est en notre pouvoir de soumettre aux principes politiques de *aujourd'hui*.

Dans *24 heures* du 6 avril, Mme Cesla Amarelle présentait les actions qu'elle s'engage à entreprendre en faveur de l'école vaudoise. Selon elle, la LEO est, en gros, une loi très satisfaisante, mais, dit elle, *il faut aller plus loin, moderniser davantage*. A deux reprises, Mme Amarelle met en garde contre le retour à l'éducation traditionnelle, car *la peur de l'évolution est bien mauvaise conseillère*. Il faut *adapter de façon plus réactive* la formation professionnelle aux métiers les plus demandés. L'école subit de plein fouet *des mutations sociales et technologiques gigantesques*. Les enfants apprivoisent seuls ces évolutions. Ils *changeront* plusieurs fois de métier dans leur vie. Il faudra leur apprendre la programmation et les algorithmes qui *changent notre façon de penser*.

Comme tous ses prédécesseurs, Mme Amarelle valorise le changement. Le discours prônant l'adaptation aux mutations est une... constante dans le monde de l'éducation progressiste. Il est empreint d'un vocabulaire injonctif: le verbe *devoir* apparaît dix fois dans le court article de Mme Amarelle.

Toujours dans *24 heures*, M. Jean-Marc Tétaz témoigne des changements affectant l'Eglise et disserte sur la société *liquide* qui n'est plus celle de nos parents et de nos grands-parents: les relations et les formes de vie *sont passées, et passent encore, par des modifications profondes*. La logique économique transforme toutes les sphères de la société. La paroisse a été conçue en réaction aux *transformations sociales*. Elle était un havre spirituel qui répond aujourd'hui *de moins en moins* aux demandes religieuses des individus. Le christianisme du XXI^e siècle, si l'on comprend bien, fait à la clientèle religieuse *une offre de sens*, valable maintenant, mais bientôt *dépassée par les mutations de demain*.

Mme Amarelle et M. Tétaz ne craignent pas les changements en cours. L'école et l'Eglise *bougent ou vont bouger, c'est bien*.

Il y a cependant des ombres au tableau. Les deux auteurs tiennent à certains repères. Mme Amarelle dit qu'à l'école *se forgent des valeurs communes*. Ces valeurs sont-elles aussi sujettes au changement ou constituent-elles un socle durable? M. Tétaz prétend ne pas vouloir liquider les paroisses. Pourquoi ne les liquide-t-on pas si elles sont vraiment dépassées?

Quant à nous, dans un sens opposé, nous aurions préféré que le peuple vaudois se renouvelle par ses propres forces, qu'il persévère dans son être propre, mais ce n'est pas le cas. Nous nous faisons à l'évolution, sans enthousiasme.

Ce qui touche au changement est ambivalent. L'âme humaine aime autant l'aventure que le repos. Nous nous réjouissons de grandir et de mûrir, mais nous renâclons devant le vieillissement. Le changement s'achève soudain et nous ignorons ce qui vient après: la résurrection ou un sommeil infini sans rêves ni cauchemars?

Nous n'avons que trop conscience du «tout passe», pourtant le changement semble garder la cote. L'ennui est intolérable, l'inactivité scandaleuse; les *frileux* méritent la pitié. Le désir individuel est la norme première; le changement consiste dans sa réalisation. Nos contemporains ont horreur des limites, des frontières, des définitions, des identités et des dogmes dans lesquels ils voient autant de prisons. Ils craignent d'être *essentialisés*, c'est-à-dire condamnés à rester eux-mêmes contre leur gré. Rien de ce qui existe ne doit subsister si telle n'est pas la volonté de sa majesté l'individu.

Changer de nationalité, de sexe, de nom, d'apparence physique? Ce doit être possible, mais le droit au changement coexiste avec le besoin de sécurité. C'est justement à cause des droits

que nous revendiquons que la stabilité redevient enviable. L'individu veut que ses droits soient déclarés, puis fixés en un langage suffisamment univoque pour les soustraire à toute contestation et ainsi ordonner la réalité mouvante. Tous les stigmatisés et les minorités discriminées entendent bien qu'un code protège leurs droits acquis; une fois que l'ordre juridique existant aura été bouleversé, l'ordre nouveau sera conservé aussi longtemps que possible. On désire la révolution pour aboutir à un nouvel *état de choses*.

Le magazine d'une importante compagnie d'assurances nous affirme que la pédiatrie, comme la médecine en général, est un univers en mutation, mais qu'il faut jouir d'une protection globale *pour faire face aux aléas de la vie*. La science me dit que ma table est un agrégat d'atomes qui se disperseront un jour. Pour le moment, elle reste en place, c'est bien utile. On déplore le manque de repères. L'aventurier ne part pas sans son GPS.

Le mouvement est incompréhensible sans l'arrêt. Il faut être quelqu'un ou quelque chose pour changer. La rhétorique du *risque zéro*, de la *paix perpétuelle*, du *repos éternel*, est aussi indéfendable que celle de *changement permanent* que les fanatiques du devenir nous imposent.

L'être et le devenir sont disposés de façon hiérarchique: l'être est premier, car le néant ne change pas, seul ce qui est peut se modifier.

Jacques Perrin

Une croisière dans le «Creux de Sciez»

Nos lecteurs se rappellent peut-être que *La Nation*, l'été passé, a évoqué avec tendresse et nostalgie les petits ports du golfe de Thonon (dit aussi «Creux de Sciez» par les navigateurs), que la CGN avait renoncé à desservir, faute de clients et de soutien public français. Nous avons suggéré que, à défaut d'assurer un service régulier, la Compagnie organise à l'occasion une croisière spéciale dans cette partie du lac, secrète et charmante.

Notre suggestion n'est pas passée inaperçue. M. Luc-Antoine Baehni, directeur de la CGN, et son équipe ont décidé d'organiser une telle croisière le 11 juin prochain. Ce qui témoigne de la qualité d'écoute et de la bienveil-

lance de la Compagnie, ainsi bien sûr que de l'influence de notre journal sur le cours des affaires du monde.

Le 11 juin donc, on embarquera à Ouchy à 11h10 sur le «Rhône», qui mettra le cap sur Thonon, puis fera, dans l'après-midi, trois tours du golfe, accostant chaque fois à Margencel, Sciez, Excenevex et Yvoire avant de revenir sur Thonon. On pourra ainsi se pénétrer à trois reprises des doux paysages de la Savoie lacustre, ou alors mettre pied à terre entre deux passages du vapeur (ou pied à l'eau, si elle est assez chaude, à la belle plage d'Excenevex).

On pourra aussi manger sur le navire: filets de perches à 37 francs ou tartare de boeuf à 34 francs. Réservation de la table possible.

La croisière elle-même est proposée au prix unique, très favorable, de 20 francs pour l'adulte et de 10 francs pour l'enfant, le détenteur de l'abonnement demi-tarif ou de l'abonnement général.

Nous nous réjouissons de naviguer avec de nombreux lecteurs dans les eaux du Léman savoyard.

J.-F. Cavin



Pas de quartier pour les légumes

Dans le nord de la capitale, on a vu surgir récemment un nouveau quartier d'apparence agréable, formé d'une vingtaine de petits immeubles rangés en groupes de quatre. Les promoteurs sont en grande partie des collectivités publiques, en particulier la Ville de Lausanne.

LE COIN DU RONCHON

On se serait presque laissé tenter par l'envie d'y chercher un bel appartement... jusqu'à ce qu'on tombe sur un papier de *24 heures* chargé de glorifier cette nouvelle réalisation de la Municipalité Rouge, victoire du socialisme réel et aube de l'épanouissement du prolétariat. C'est du moins ce que l'on comprend lorsque l'article décrit des immeubles «symboles d'écologie, de mixité sociale et d'une qualité de vie promouvant l'entraide et la participation citoyenne». On apprend qu'une association des habitants du quartier a été créée et qu'elle s'occupe «principalement des jardins potagers et des locaux communautaires, le mot d'ordre étant toujours le «vivre-ensemble»». La présidente de l'association explique qu'elle a été «séduite par le concept d'écoquartier [...] grâce aux relations

entre les individus et également à la biodiversité qui y est présente». Elle «se mobilise pour que bientôt des légumes et des herbes sortent de terre». Les premiers «ateliers potagers» ont déjà été organisés. Un des participants déclare qu'il a été «séduit également par le concept d'écoquartier» et que «les gens se saluent tous ici». Il «souhaite apporter sa contribution à la nature ambiante». Un autre ajoute que «l'esprit y est positif et convivial». La journaliste termine son reportage en évoquant des habitants qui «déambulent allègrement à travers les potagers et les immeubles et mettent la main à la terre pour faire des Fiches Nord plus qu'un simple quartier prototype».

Beurk... Bienvenue au kolkhoze des bobos babas!

Les citoyens-cobayes sont prévenus. Vous n'avez pas de potes âgés? On vous transformera en légumes et vous passerez vos soirées dans des raves-partys. Car l'horripilant «vivre ensemble» ne se conçoit désormais qu'avec une couche supplémentaire d'ignominie: le «vivre ensemble dans un potager urbain». Le potager urbain représente aujourd'hui l'horizon indépassable du boboisme. Et du survivalisme. La Municipalité Rouge aurait-elle, elle aussi, confié un mandat au sulfureux Piero San Giorgio?

La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges